

*La Maison-Dieu*, 140, 1979, 7-23

Albert ROUET

## CATÉCHÈSE ET LITURGIE :

### *Radiographie*

### *d'un débat insuffisant*

**E**N tant que fonctions de la vie ecclésiale, la catéchèse et la liturgie dépendent de l'action de leurs agents : les milliers de catéchistes, les milliers de célébrants. Bien que l'une et l'autre fonction possèdent leur organisation hiérarchique, la fréquente identité de leurs agents permet de nombreux contacts entre les deux sphères. Le prêtre qui anime une équipe de catéchistes est aussi celui qui célèbre l'eucharistie, à laquelle participent ces mêmes animateurs catéchistes. Le prédicateur catéchise son auditoire, le catéchète prépare des célébrations. Au niveau des réalisations habituelles, les deux activités interfèrent sans cesse.

Pourtant le passage d'une fonction catéchétique à une fonction liturgique laisse apparaître des différences d'atmosphère, d'approches des problèmes, de mentalités. Il ne s'agit plus tout à fait du même monde ! Les évidences, souvent non-dites, ne sont plus les mêmes ici et là. Il sera facile de les évoquer par deux exemples.

### 1) La référence au temps, à l'histoire

Le temps ne fonctionne pas de la même manière en liturgie et en catéchèse. La raison n'en est pas que, si la liturgie procède par cycle annuel, donc répétitif, la catéchèse avance par programme pluri-annuel qui développe une suite d'acquisitions à transmettre, bien que la notion même de programme évolutif tende à être sérieusement combattue au profit d'un contenu central à exposer de diverses manières. Ce que la catéchèse d'hier déroulait dans un emploi du temps de type scolaire, elle le sonde et l'explore par des approches diversifiées qui peuvent s'apparenter à un cycle, à une spirale, reprenant plusieurs fois les mêmes questions. Catéchiser, n'est-ce pas « redire point par point » ? A ce niveau, catéchèse et liturgie arriveraient à s'entendre.

Mais leur esprit diverge. La *catéchèse* est plus sensible à la *synchronie*. C'est-à-dire qu'elle s'interroge sur ce qui entoure ses propos : la culture qui les a vu naître, les forces politiques, sociales qui ont présidé à leur naissance. Elle n'arrive pas à parler d'un point du dogme en se contentant de l'affirmer. Il lui faut toujours exposer à quoi répond la définition, expliquer les conditions d'émergence, son utilité pour la foi et pour la vie, citer les oppositions. Elle en appelle à l'histoire, à l'art, aux groupes en présence.

Pour qui arrive dans le *milieu liturgique*, il saute aux yeux que la première évidence est d'ordre *diachronique*. La liturgie se donne à voir. Elle se présente volontiers de manière évolutive, au risque de soutenir que son dernier état est le meilleur. Davantage : parce qu'elle répète, elle doit prouver sa fidélité à l'origine. Prenons ce mot de « tradition » : quand la liturgie insiste sur l'ancienneté et la continuité de ses rites, elle prouve sa fidélité ; la catéchèse met en avant l'acte de transmettre qui est en même temps continuité et rupture. Et pour cause : à moins de réduire la catéchèse à la répétition, elle ne transmet qu'en expliquant, qu'en présentant, qu'en traduisant ce qu'elle dit à des êtres neufs et différents. La catéchèse doit proposer, la liturgie expose.

Certes, il ne s'agit là que de tendances qui frappent celui qui passe de l'une à l'autre discipline. C'est plus un témoignage qu'une thèse ! Un second exemple appuiera le premier.

## 2) La référence à la Parole de Dieu

Cette référence ne fonctionne pas de la même façon dans les deux cas. Catéchèse et liturgie en acceptent volontiers la valeur normative et fondatrice : là n'est pas la question !

La *liturgie* proclame la parole. Acte double, puisqu'il s'agit de faire retentir cette parole dans son jaillissement, dans la re-présentation de son émergence et, en même temps, le fait de la proclamer la rend présente, actuelle. La liturgie telescope le temps : l'hier de la parole devient l'aujourd'hui de sa proclamation. L'origine est le plus actuel. C'est dire que la liturgie fonctionne dans une symbolique du temps : le moment précis où retentit la parole est uni, coextensif, à tous les autres moments où elle a résonné, résonne et résonnera. L'inactuel de cette parole la rend tout à fait actuelle, puisque, plastique, elle se coule dans la durée.

La *catéchèse* sera plus sensible à ce qui entoure cette proclamation. D'un côté, elle se veut exégétique, volontiers analytique ; d'un autre côté, elle doit être éducative. En amont du texte, elle en dégage les conditions d'apparition, et là deux écoles se font jour, selon que l'on estime qu'un sens dérive de ses conditions d'écriture (« Ce texte veut dire que... »), ou bien que l'on juge qu'un texte décrit un espace de signification (« Il y a du sens, donc des sens possibles ») dans lequel on ne peut se situer que par décision de répondre au texte. Le renouveau des méthodes exégétiques, conjointement à de nouvelles méthodes de lecture et d'analyse textuelle dans la pédagogie profane, oblige le catéchète à une rigueur, à un effacement derrière tout déploiement symbolique du texte.

Cependant la catéchèse opère également après le texte, quand elle se veut exhortative ou éthique. Du texte, elle ne peut pas ne pas extraire, ne serait-ce que par le simple fait de l'utiliser ici, en cet instant, des lignes de conduite morale, sociale. Par suite, elle pose, à travers les mutations culturelles, une identité chrétienne par où elle rejoint la liturgie, après un bien long détour. On sait combien une réaction contre un moralisme envahissant conduit la catéchèse à se méfier des applications immédiates et drastiques. On sait tout autant combien cette méfiance a provoqué une surenchère du com-

mandement d'aimer, placé partout et à tout propos, comme solution unique à tous les problèmes, sans les pénibles détours de l'analyse et du discernement. En catéchèse, l'acte de proclamer va jusqu'à tirer les conséquences. Il ne suffit jamais de dire, d'exposer.

Ces deux exemples tentent de décrire deux espaces, deux mentalités, dont les *conséquences pratiques* interviennent dans les rapports entre la catéchèse et la liturgie sans pour autant presser les différences ! Il apparaît que deux lignes de clivage tranchent actuellement entre ces deux domaines : l'appel à la vie et le problème du contenu. Deux thèmes qui se retrouvent équivalement en catéchèse et en liturgie. La similitude du vocabulaire permettra de saisir la fluctuation des rapports.

## I

### LE RETOUR OU LE RECOURS A LA VIE

Longtemps désiré, le catéchisme national fut uniformément adopté en 1957, c'est-à-dire à l'époque où les chrétiens de France commençaient à prendre conscience de leur diversité religieuse. Près de quinze années s'étaient écoulées depuis « France, pays de mission ? » Les enquêtes de sociologie religieuse avaient étalé les vastes espaces déchristianisés (s'ils furent jamais christianisés en profondeur). Les intuitions de l'action catholique sur la volonté de partir de la vie, sur la nécessité d'évangéliser le milieu par le milieu ; le fait, évident, massif, qu'arrivaient au catéchisme des enfants n'ayant vraiment aucune connaissance religieuse préalable (sauf celle qui reste véhiculée par les mentalités) ; le poids tout aussi évident du désintérêt de beaucoup d'enfants pour le contenu de la catéchèse et la baisse de leur nombre, tous ces signes obligèrent la catéchèse à se renouveler. Elle ne pouvait le faire sans tenir compte de la réalité, de ce que vivaient les jeunes, des différences socio-économiques qui pesaient sur eux, des enjeux scolaires qui encadrent leur vie, des informations lancées à leur visage par la presse et la télévision, de l'autonomie croissante des enfants en face de leurs parents...

Le résultat en est connu : à partir d'un fond commun obligatoire, six adaptations étaient proposées comme instruments pour présenter la foi aux enfants, en tenant compte de la situation humaine et religieuse de départ. Progrès énorme, mis en place en 1967-1968. Toutefois, il ne faut pas se cacher deux limites de ce système : d'un côté, il s'agit inévitablement d'estimation moyenne, proposant encore trop à bien des enfants et pas assez à d'autres. Le « niveau de foi » (expression impropre mais pratique) d'un enfant n'est pas le reflet pur et simple de celui de ses parents. On risquait ainsi de prendre comme ligne d'action autant le peu de foi du grand nombre que la foi déjà formée de quelques-uns. Surtout, cette réforme exigeait que la catéchèse se livrât conjointement à deux activités différentes : l'une de catéchèse proprement dite, l'autre qu'on pourrait appeler de « pré-catéchèse ».

#### a) Une hâte de vivre

Pour notre sujet, c'est en ce point que le retour à la vie devient important. Chacun conviendra qu'on n'avait pas attendu notre époque pour rejoindre le « concret du vécu quotidien » selon le jargon qui sert de justification à l'entreprise ! L'important réside en ce que ce retour au concret fut aussi un *recours* au concret, dans tous les sens du mot : une aide pour rejoindre les jeunes, un moyen de communiquer avec eux, un soutien pour les aider à découvrir la foi, une lumière sur leur vie, une affirmation rapide que « Tu es là (Dieu) au cœur de nos vies » et un moyen de trouver enfin un terrain d'entente possible entre des enfants par trop disparates. Il ne convient pas de sourire de ces efforts, mieux vaut les comprendre. Mais les comprendre, c'est voir avec du recul le jeu prêté aux célébrations : elles étaient le seul point possible d'unanimité, puisqu'« on ne discute pas pendant une célébration ». Un groupe pouvait échafauder sa liturgie, y dire ce qu'il avait vécu, céler ses manques, taire ses ignorances. Au lieu d'avancer leçon par leçon, la catéchèse se mit à avancer célébration par célébration. La créativité des para-liturgies, puis des liturgies tout court, ressaisissant ce qu'avaient partagé des équipes différentes, utilisant souvent des textes d'Écriture

choisis à dessein, refermait le groupe sur la conscience d'avoir bien avancé, même en ordre dispersé, puisqu'on pouvait encore se rejoindre à la fin d'un trimestre ou d'un mois.

Ironie ? Que non ! Sinon, en changeant de registre, expliquons donc pourquoi la réforme liturgique s'est *matériellement* faite aussi rapidement : en un tour de main, on parle français, on change l'autel, on licencie grands et petits clercs, on enlève les statues... Que voilà une hâte dont il faut bien rendre compte, peut-être par l'hypothèse d'un besoin incoercible d'en revenir à la vie. N'est-ce pas en ce temps qu'il fallait à tout prix que la liturgie rejoigne la vie, toute la vie, rien que la vie ? On peut alors se demander si, pour la liturgie comme pour la catéchèse, cette urgence de prendre l'air, indispensable, bénéfique, fructueuse, ne cachait pas cependant un problème plus profond, si cette hâte d'en appeler au concret n'était pas une fuite en avant. Et quel problème secret, sinon celui de leur propre crédibilité ? Plus d'assurance eut, à coup sûr, entraîné à plus de calme.

## **b) La crédibilité en question**

Catéchèse et liturgie se sont trouvées confrontées au même problème de ce qu'elles disaient, de la validité de leurs actions. Elles ont eu une même réaction : s'adapter. Mais elles l'ont fait de manière différente.

### *1) La liturgie*

*Un retour aux sources est-il suffisant ?*

Consciente d'être l'expression de la « *lex credendi* », la liturgie s'est réformée en s'entourant de nombreux cordons ombilicaux. Elle eut un retour à la vie par une résurgence de toutes les traditions. On savait presque mieux que les intéressés comment se faisaient les obsèques religieuses dans l'église copte du 10<sup>e</sup> siècle ! Efforts, ô combien louables, que ce retour (et ce recours) à la tradition. Toutefois cette liturgie savante, passée du chœur à la bibliothèque des monastères, aboutit à des résultats plutôt mitigés sur le terrain. Il faut bien avouer que,

d'un coup, les chrétiens ont compris qu'ils ne comprenaient pas : rien ne sert de traduire si l'on n'adapte pas. Le plus difficile n'est pas de transcrire des mots, mais de rejoindre des mentalités. Le foisonnement anarchique des prières eucharistiques « sauvages » (à l'image de cet âge d'or liturgique qu'on nous décrivait avec complaisance) fut l'expression de ce désarroi. La créativité eut charge de couvrir l'inadaptation.

### *Quelle liturgie pour des « mal-croyants » ?*

A part ceux qui, convaincus d'avance, n'ont plus besoin de convictions à cause de leurs certitudes, les agents de la liturgie ne pouvaient pas ne pas s'interroger sur la disharmonie entre la sobre richesse des rites et la qualité si pauvre des demandes de rites sacramentels. Osons le dire : quand des prêtres disent ne plus « vouloir faire de cultuel », ce n'est pas de leur part mauvaise volonté ou refus de leur ministère, mais l'amère et lucide constatation que leurs actes sont incompris et, pis, dévalués. Avez-vous jamais célébré un mariage dans lequel personne de l'assistance ne répond et où le marié ne vous a dit que cette phrase : « J'espère que ça ne durera pas trop longtemps, parce que le restaurant attend » ? Il y avait bien eu la rituelle réunion de préparation au mariage : dans le groupe, le fiancé avait pu ne pas desserrer les dents. Peut-on encore poser des gestes aussi incompris ? C'est alors que des prêtres affirment qu'il ne faut pas commencer par réformer les rites pour changer l'Eglise, mais bien commencer par transformer le rapport de l'Eglise aux hommes pour faire naître un autre style de liturgie ou de catéchèse. J'ai vu des prêtres pleurer des soirs de célébration — soit dit sans romancer.

## 2) *La catéchèse*

### *Face à la mal-croyance*

Dans le même temps, la catéchèse affrontait la même mal-croyance. Son problème était aussi radical. Elle avait

cependant une plus grande liberté. Il ne suffit plus de dire des choses vraies pour être cru. Il faut d'abord rendre crédible ce qu'on dit. La catéchèse doit dire des choses vraies à faire. On n'insistera jamais assez sur la modification épistémologique du statut de la vérité chez les jeunes. A leurs yeux, la vérité se définit par son mode opératoire. La vérité ne se donne pas toute faite : elle résulte d'un travail en commun. On peut regretter cette conception et la juger philosophiquement insuffisante, elle est cependant un fait que la catéchèse doit accepter, ou se taire.

### *Un dialogue difficile*

Un excellent exemple vient d'en être fourni par deux hommes de ces appareils. Il y a peu d'années, un catéchète constatait le manque de pertinence auprès des jeunes (et des moins jeunes) du langage habituellement employé pour parler de l'Eucharistie. La perception était juste. Il en résulta un opuscule sur lequel il convient de faire de graves réserves : « Jésus est-il dans l'hostie ? » Mais, si défectueuses que soient les solutions proposées — et elles le sont —, le constat des difficultés catéchétiques, du changement des mentalités, est partagé par la majorité des catéchètes, même s'ils n'approuvent pas l'auteur en toute sa démarche. En réponse, un spécialiste des sacrements entreprit de prouver, florilège de citations à l'appui, que la présence réelle a toujours été crue. Bien évidemment ! Mais la méthode historique utilisée, l'impasse sur les objections, l'alacrité suspicieuse des propos, appelleraient des nuances ou des réserves. Plus grave, il se trompait d'ennemi : il accuse l'auteur de la brochure incriminée de ne pas croire à la présence réelle, alors que ledit auteur dont je n'ai pas qualité pour mettre la foi en doute, ne cesse de m'expliquer qu'il n'arrive pas « à y faire croire », et, à cela, l'éminent spécialiste ne répond rien.

### *3) Interaction entre catéchèse et liturgie*

La catéchèse ne peut pas fonctionner comme si tout le monde croyait. Et la liturgie ? D'où, entre les deux fonctions

ecclésiales, une relation tendue sur ce sujet précis : la liturgie apparaît comme construite pour des chrétiens convaincus ou raisonnablement au courant. Mais la catéchèse s'adresse à tout le monde : elle est la plus large surface de contact entre l'Eglise et les jeunes. La liturgie est au moins acceptée par ceux qui y viennent, bien qu'il faille s'interroger sur le fait que de nombreux jeunes n'acceptent de la messe que les lectures, le sermon et la communion, délaissant la prière eucharistique proprement dite. Peu ou prou, la catéchèse a l'impression de devoir se faire accepter. En fait, les deux instances sentent bien — *horresco referens* — qu'il « leur faut plaire ». Alors, elles s'adaptent et, dans ce mouvement, elle s'entraînent mutuellement.

### c) S'adapter ou périr ?

La logique du vivant est de s'adapter : tel est le postulat irréprochable. Nous ne parlerons pas ici des excès et des complaisances regrettables, mais somme toute peu nombreuses. Mais citons au hasard : messes à la guitare, célébrations de temps forts ; la catéchèse se préoccupe de pédagogie (elle n'est pas en retard) ; la liturgie profite de chaque occasion pour catéchiser : pas de funérailles, pas de baptême, pas de mariage, sans un temps fort catéchétique — au risque de bavardage. La catéchèse fait de l'audio-visuel, des travaux de groupes, des panneaux, des mimes. La liturgie se commente, s'explique, se justifie. Chassé-croisé de mots et d'images. Le bilan est nettement positif. Interrogeons-nous cependant sur certaines limites de cette stimulation.

Première constatation : il y a vraisemblablement *confusion de genre*. La liturgie n'est pas la catéchèse : à le vouloir devenir, elle verbalise à outrance pour ne s'adresser qu'à des cerveaux. La catéchèse, pas plus que les sacrements, n'ont à porter seuls, le poids de l'évangélisation. Il y a quelque chose d'odieux à transformer les sacrements en examens de passage. Si la catéchèse célèbre, comment va-t-elle éviter de se constituer en unité globale, cherchant à tout faire par elle-même, reconstruisant toute une Eglise à partir de ses œuvres ? Il faut donc retrouver ici un équilibre entre l'évangélisation, la sacramentalisation et la catéchèse — nous y reviendrons.

Deuxième constatation : trop d'adaptation produit de l'*inadaptation*. Si les jeunes ne vont qu'à des messes de jeunes, comment pourront-ils se retrouver ensuite dans une liturgie paroissiale ordinaire ? Comment les adultes seront-ils prêts à les accueillir ?

Troisième constatation : sauf exception, ces efforts reposent sur les *mêmes agents* qui s'épuisent rapidement. L'institution finit par user anormalement vite ses agents. Célébrer l'eucharistie ne demandait autrefois que de suivre les rubriques ; cela requiert aujourd'hui tant d'invention et de créativité que seuls des hommes exceptionnels arrivent à s'y spécialiser !



L'heure actuelle décante les expériences récentes. Une chose frappe l'observateur : le nombre de groupes chaleureux mais caducs, comme frappés de stérilité, incapables de se renouveler, de changer leur recrutement. Comme si un trop grand désir de qualité entraînait une non-reproduction. Peut-on vivre dans le trop pur ? Ne tirons pas de ces questions une philosophie du laisser-aller, ni une raison pour croiser les bras. Convenons simplement qu'on ne change pas les mentalités par décrets. Le retour à la vie n'a vraisemblablement pas assez pris en compte le poids des mentalités et les zones obscures de l'homme. Sans doute avons-nous trop visé la claire raison. Ce qui nous amène à réfléchir au problème du contenu.

## II

### LE CONTENU DES RELATIONS CATÉCHÈSE-LITURGIE

Avouons que c'est ici où le contentieux entre la catéchèse et la liturgie risque d'être le plus grand. Bien entendu, au niveau des principes, le problème est peu ressenti. Mais pour qui est responsable de ces fonctions dans l'Eglise, force est bien de

s'interroger avec lucidité sur leur ajustement, reconnaissant volontiers que les contradictions décrites traversent tout un chacun !

### **a) Une impuissance catéchétique à situer la sacramentalité**

Au niveau des intentions et des écrits, il est clair que les sacrements ont leur place en catéchèse. En certains endroits, ils ont encore aujourd'hui une place fixée à la fin de telle ou telle année, alors que, au moins depuis dix ans, les textes officiels demandent de dissocier une année de catéchèse de la réception automatique d'un sacrement.

Sans revenir sur la critique des rites faite par le 18<sup>e</sup> siècle au profit de la religion du cœur, on peut soutenir que, sur le point des sacrements, la catéchèse navigue actuellement entre deux écueils : celui du savoir et celui de l'engagement.

Si l'on définit la catéchèse comme le passage d'un non-savoir à un savoir, ce savoir acquis entraîne une modification du comportement. La catéchèse produit de la morale, ou, si l'on préfère, une sagesse. Mais les sacrements ? Ils ne peuvent alors être que récompense et célébration des acquisitions, signature honoraire de Dieu sur le parchemin d'un savoir. Bien des catéchètes, pressentant ce danger, aimeraient « faire voir et goûter comme est bon le seigneur » et ils ne sont alors pas loin d'annexer la liturgie à leur profit.

Si l'on tient la catéchèse pour le lieu de conscientisation des engagements, elle mobilise, elle éveille, elle donne à faire. Autre morale, autre sagesse. Mais que faire des sacrements, sinon des célébrations de ce qui déjà s'est vécu, au risque de se célébrer soi-même ?

Ce schématisme est excessif, soit. Est-il certain que le fonctionnement pratique ne soit pas celui-ci ? Un exemple : on est en train, sans trop s'en apercevoir, de dissocier le sacrement de confirmation du sacrement de baptême, pour le conférer à ceux qui ont pris des engagements dans l'Eglise et dans le monde. Cela peut se concevoir, mais à condition de noter que si la confirmation est réservée à ceux qui se sont engagés — et non plus proposée à tous les baptisés — cela prouve à

l'évidence que ce n'est pas le sacrement qui donne de s'engager, mais qu'il ne ratifie que ce qui existe déjà.

Alors la catéchèse célèbre de multiples façons. Mais ces célébrations préparent-elles ou dévaluent-elles le sacrement ? La liturgie est en droit de lui poser la question suivante : comment préserver le fait que le sacrement n'est pas qu'une conclusion, mais aussi une source, une initiative du Christ ?

### **b) Une impuissance liturgique à évangéliser le rite**

Une dérive liturgique rejoint le souci éducatif de la catéchèse : les célébrations se prennent à rêver d'être une maison de verre, sans aucune opacité. On explique, on commente, on justifie, on argumente et, finalement, la célébration devient si transparente à nos propres raisons que les assistants se demandent à quoi bon célébrer un rite dont la gestique n'ajoute rien, semble-t-il, à tout ce qui fut si minutieusement développé par oral. On voit alors apparaître chez les jeunes un consensus d'autant plus surprenant qu'aucune campagne ne l'a orchestré, selon lequel les gestes religieux ne sont jamais que des occasions sociales de se rencontrer, parmi d'autres raisons possibles de retrouvailles. Le sacrement devient prétexte à rencontre.

Simple persistance des fêtes familiales, diront d'aucuns. Mais, par un autre côté, le rôle de prétexte s'infiltré dans la liturgie, et là très consciemment. Regardez, par exemple, cette lente inclination qui fait accorder lors d'un baptême d'enfant plus d'attention à la catéchèse des adultes présents qu'à l'enfant lui-même ; ou encore, lors de funérailles, plus d'importance à l'enseignement de l'assistance qu'à la prière pour le défunt. Cette éclipse de la raison réelle du rassemblement au profit d'une éducation religieuse de l'assistance, comme motif dérivé devenu principal, devrait réunir catéchèse et liturgie !

Pour le coup, ce sont les catéchètes qui regimbent, récusant l'utilisation de tout rassemblement pour imposer un endoctrinement que l'assistance reçoit sans trop le désirer et encore moins y participer. Que les célébrants célèbrent ! Rendre un rite

bavard, ce n'est pas le rendre évangéliste, mais simplement ennuyeux.

Conscients de cette difficulté, on perçoit chez les agents liturgiques un retour en force de la célébration, du rite. Cette évolution tient compte du poids de l'opinion publique : « Aujourd'hui, on dit que les prêtres font des difficultés pour baptiser un enfant », avouait un jeune couple. Découvrant alors la valeur de structuralisme — sauf erreur, la catéchèse s'en est préoccupée dès 1966 — la liturgie se met à insister sur la valeur d'intégration, de reconnaissance, d'identité, des rites qui jouent dans les profondeurs de l'homme, dans l'« histoire longue ». C'est tout-à-fait exact, mais, à la limite, cette présentation du rite le confine à n'être qu'un contenant sans contenu. Il ne serait qu'un wagon vide se déplaçant dans l'histoire des personnes, peint aux couleurs religieuses de leur choix ou de la majorité : un contenant loué.

Utile à sa place, cette analyse devient dangereuse à manier en pastorale, non seulement parce qu'elle justifierait n'importe quelle dévaluation liturgique pour satisfaire au plus tôt le besoin rituel des demandeurs et la démangeaison célébratoire de certains clercs. Dangereuse, elle l'est plutôt parce qu'elle prétend que le rite n'a aucun contenu. Il est vrai que le contact avec les demandeurs laisserait à penser que le rite n'est plus que ce qui reste quand on a perdu les raisons.

C'est ici que la catéchèse se fait critique : renvoyer un demandeur à plus ample réflexion, à approfondir sa demande, n'a de sens et n'est acceptable que si le rite possède un certain contenu à découvrir. Les pasteurs connaissent bien la charge émotionnelle d'une demande de rite. Le rite est fait pour contenir, au double sens de posséder, de transmettre, et de retenir, d'empêcher. Allons plus loin : les rites ne sont pas que des rites. L'eau du baptême n'est pas reliée à une divinité anhistorique, mais à des actes salvifiques qui spécifient le geste. Le rite n'est pas qu'un outil indifférent sans signification. Le fait est qu'il fonctionne avec des significations différentes selon les demandeurs ou les offreurs. Parce qu'il y a désaccord sur ce qu'il contient, la catéchèse pousse la liturgie à instruire le procès du rite, c'est-à-dire à élucider avec les demandeurs le contenu qui christianisera ce rite aux contours initiaux plus que vagues. C'est poser tout le problème de la

négociation à propos d'une demande sacramentelle. Mais le temps vient où il faudra procéder à une semblable négociation pour l'inscription au catéchisme.

Les agents liturgiques, conscients de cette attente catéchétique, réagissent. S'ils admettent volontiers que la catéchèse se lance dans de multiples célébrations, ils insistent en contrepartie sur le fait que la négociation sacramentelle renferme un point fort qui ne dépend ni du demandeur ni du célébrant, mais de Dieu. « Ce que nous n'arrivons pas à faire comprendre ! » gémissent des catéchètes. On en arrive alors à délimiter l'enjeu liturgique de la négociation au simple point de s'entendre sur la manière de célébrer ce rite.

### c) Accueil et communauté

A ce point du débat, le problème de fond — comment évangéliser le rite ? — n'est toujours pas résolu. Il n'est pas résolu par la catéchèse qui constate clairement qu'il lui faudrait plus de temps, qu'il faudrait commencer par une pré-catéchèse et un long acheminement. Il n'est pas résolu par la liturgie, qui sert les sacrements et ne les modifie pas, tout en sachant pertinemment que souvent les demandeurs n'en désirent pas tant...

C'est alors que, reprenant le débat, catéchèse et liturgie ont, depuis quelques années, travaillé dans un même sens sur trois points communs.

#### 1. *L'affirmation de leur identité*

Le temps des liturgies entièrement inventées s'est estompé aussi vite que l'époque des cathéchèses à contenu variable. Le souffle créateur ne passe pas chaque semaine. En outre, si la parole est totalement libre, si les gestes sont entièrement libérés, comment éviter de les diluer dans l'insignifiance ou de recourir à la surenchère ? La parole instituante a besoin de se heurter à une parole instituée, sans quoi elle tombe dans la totale subjectivité. La liturgie se veut chrétienne et fidèle à la tradition qui l'enfante. La catéchèse — et c'est l'objet des recherches actuelles à tous les niveaux — veut transmettre le

spécifique de la foi chrétienne. Ce rééquilibrage des orientations dont les effets commencent à se faire sentir offre l'avantage de savoir où et comment se situer. Il se heurte immédiatement à deux difficultés qui constituent les deux autres points d'attention.

## 2. *La communauté*

Catéchèse et liturgie ont bien perçu le relâchement du « tissu ecclésial ». A la suite de Vatican II, elles ont pris au sérieux la théologie de l'Eglise peuple de Dieu et « comme le premier sacrement du salut ». Elles veulent donc susciter des communautés chrétiennes. Un très gros investissement en temps, en moyens, en hommes, a été consacré à cet effort. L'Eglise doit se donner à voir, les sacrements tissent des liens, la catéchèse suppose des communautés adultes vivant leur foi. Les résultats ne sont pas minces.

Cependant le bénéfice de l'opération ne saurait ignorer la masse de chrétiens qui restent en-dehors de toute communauté, quelle que soit la définition que l'on donne de celle-ci. Communauté mythique ? demandent certains qui doutent de la validité de construire des communautés uniquement à partir de la liturgie ou de la catéchèse. On discerne que, si le christianisme ne se vit que par des communautés, d'une part un nombre important de personnes ne sauront pas où se retrouver, et surtout cela paraît impliquer qu'il s'efforce plus d'amener à lui des hommes que d'aller vers eux. Les mouvements d'action catholique sont particulièrement attentifs à cette dernière limite ; et les paroisses à la première. Plus nombreux encore sont ceux qui récusent un droit à la différence qui légitimerait n'importe quoi sous le prétexte de faire une communauté. Ce qui nous renvoie aux critères d'ecclésialité, problème qui dépasse notre petite description et mériterait une étude approfondie.

## 3. *L'accueil*

C'est alors que, désireuse d'éviter le fameux « tout ou rien » des sacrements, la liturgie essaie de trouver une voie médiane,

en promouvant la pastorale de l'accueil, rejoignant en cela le désir de la catéchèse d'instituer une sorte de « pré-catéchèse », un premier éveil chrétien. Le sens du temps, du cheminement, de l'accompagnement entre dans l'espace liturgique. C'est là chose excellente. A condition toutefois que l'accueil ne satisfasse pas prématurément le besoin de rite, sans ouvrir aucun avenir humainement discernable au sacrement lui-même. La pastorale de l'accueil requiert donc une gestion d'autant plus rigoureuse qu'elle touche au problème de l'identité chrétienne. Faute de quoi, on obtiendrait un nombre impressionnant d'accueillis qui ne seraient reçus nulle part.

### III

#### UN TROISIÈME TERME : L'ÉVANGÉLISATION

Cette description personnelle de la situation actuelle incite à quelques réflexions pour conclure.

1) Comme tout rapport de dualité, la relation entre la liturgie et la catéchèse, même si elle est bien vécue par les agents respectifs (et identiques), restera insuffisante et insatisfaisante tant que les deux pôles ne seront pas médiatisés par un troisième terme : celui de l'évangélisation. La liturgie est toujours liturgie de l'Envoyé. La catéchèse, catéchèse de la mission. L'évangélisation concerne non seulement « ceux du dehors », mais aussi les chrétiens eux-mêmes. Une Eglise en état de mission est une Eglise en état de désir, en état de pauvreté : n'est-ce pas parce qu'elle manque toujours de sa plénitude visible que l'Eglise mange l'Eucharistie ? qu'elle recherche sans cesse le visage de son Seigneur ? L'évangélisation rappelle ici que la solution idoine n'est pas tant en nous que devant nous.

2) A partir de ces trois pôles, il conviendrait de remettre en honneur l'initiation chrétienne, telle que, par exemple, le catéchuménat des adultes en porte témoignage. Autrefois, la catéchèse pouvait reprendre, expliciter, approfondir ce que

l'enfant vivait en famille. Il lui faut actuellement partir souvent de presque rien. Ceci au moment où elle redécouvre le langage du corps, l'audio-visuel, donc le langage du symbole : dans ce qu'on dit, fait ou reçoit, se donne la totalité du mystère. Elle touche alors à la progressive découverte du Christ par l'évangélisation ; elle rejoint la théologie des mystères si traditionnelle en liturgie. L'évangélisation est initiation à découvrir l'Esprit du Christ déjà à l'œuvre dans le monde, à faire l'expérience d'un peuple qui se met en Eglise. La catéchèse est alors initiation à la parole du Christ dont on peut vérifier la transformation vitale. En même temps, la liturgie est initiation à l'acte par lequel le Christ se donne et transfigure une vie. Et la fin de l'initiation, car il faut lui donner un terme, n'est-ce pas le fait de devenir à son tour apte à évangéliser, à être envoyé ? C'est donc un retournement de perspective qu'il faudrait consentir : refuser de voir la catéchèse et la liturgie comme deux entités face à face pour les replacer dans la dynamique de l'envoi. Alors, elles seraient mises en mouvement dans l'initiative du Christ.

3) En fait, les critiques ou, du moins les réserves, exprimées dans cette « radiographie » proviennent du fait que la question des rapports de la catéchèse et de la liturgie ne peut être prise en elle-même, isolément. Reposer la question avec les trois termes maintenant énoncés est aussi le seul moyen pour que la catéchèse et la liturgie ne s'ignorent pas (les sacrements « après » la catéchèse) et ne se mettent pas l'une et l'autre à tout vouloir faire. La collaboration sera d'autant meilleure que la spécificité des fonctions sera préservée. Le mode d'approche de la liturgie et de la catéchèse différent entre eux. Elles concernent cependant, l'une et l'autre, un même terme, celui que leur rappelle sans cesse l'évangélisation, « pour que le monde vive ».

Albert ROUET